

Jean-Louis Leconte, *Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...*, (Coll. « Vert Paradis »), Paris : Hermann, 2013, 127 pages

Élie Castiel

Numéro 291, juillet-août 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2014). Compte rendu de [Jean-Louis Leconte, *Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...*, (Coll. « Vert Paradis »), Paris : Hermann, 2013, 127 pages]. *Séquences*, (291), 30–30.

Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...

Dans la collection «Vert Paradis» chez Hermann, *Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...* propose une réflexion analytique, une conversation (presque de salon) entre un essayiste-réalisateur et le cinéma. Une discussion le plus souvent animée sur l'un des films les plus influents de Sergueï M. Eisenstein, *Ivan le terrible*, œuvre charnière du cinéaste controversé.



Le choix du film d'Eisenstein n'est pas fortuit, au contraire, c'est un engagement intellectuel, une prise de position sur le cinéma et ses multiples fonctions. À travers le film d'un des géants du cinéma mondial, les plans, les cadrages, les transitions, les aspects narratifs, la grandeur du spectacle, la majestuosité des personnages, tout converge vers une analyse presque plan par plan. Sur ce point, Jean-Louis Leconte est exigeant.

Pour comprendre le cinéma, pour mieux l'apprécier, pour le situer dans un contexte intellectuel et non pas mercantile, Leconte insiste : « Sans l'éducation qui passe inévitablement par la connaissance de l'histoire du cinéma, le spectateur est donc une cible facile à atteindre. Mais voir des films ne suffit pas, encore faut-il apprendre à les voir, et pour cela rien ne remplace la confrontation entre les œuvres du passé et celles d'aujourd'hui... » (p. 33).

Cette déclaration renferme sans doute une certaine éthique du regard, geste moral qui se perd de plus en plus de nos jours. Mais ici, le dialogue, le vrai, est celui entre un auteur (Leconte) et son fils : parler de la vie, parler du cinéma, situer le point de rencontre entre la fiction et la vie, entre l'art et le fait d'exister. Ces impératifs qui, pour certains esprits d'aujourd'hui, pourraient paraître pour le moins anachroniques sont exposés dans cet ouvrage comme s'ils faisaient partie du développement intellectuel.

Ce qu'il y a de terrible avec Ivan... est écrit dans un français précis, comme un roman, sans fioritures, évitant les écueils de la rhétorique. Le recours aux chapitres (sans titres ni numéros) facilite également la lecture. Entre l'auteur et le lecteur, une sorte de relation privilégiée ne cesse de faire du chemin tout au long de la lecture.

Mais en fait, *Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...*, c'est surtout que, pour Leconte, l'engagement du réalisateur envers le film s'est avéré un processus intellectuellement palpitant.

Élie Castiel

Jean-Louis Leconte
Ce qu'il y a de terrible avec Ivan...
(Coll. «Vert Paradis»)
Paris : Hermann, 2013
127 pages

Visconti, le Prince travesti

Toujours dans la collection «Vert Paradis», nous avons droit cette fois-ci à nul autre que Luchino Visconti. Dans le cinéma transalpin, le *Prince* incontesté des réalisateurs est connu pour son raffinement, son élégance, sa sobriété et sa prise de conscience politique subtilement exprimée, de même que pour l'expression byzantine de son orientation sexuelle dont on parle si peu, comme s'il s'agissait d'une affreuse infirmité.

Dans les premières lignes, Dominique Delouche ne dit-il pas avec un vertigineux réconfort que son «profil s'éloignait trop de celui des poulains du *signor conte* pour que je sois éligible dans son phalanstère... » (p. 9). Mais il ouvre l'ouvrage avec une citation de Louis II de Bavière : « *Je veux demeurer une énigme pour les autres et aussi pour moi-même.* » (p. 7).



Force est de souligner que Luchino Visconti a créé une œuvre précieuse, mais toujours marquée du signe du mystère, autant autour de lui que des personnages peints. Qu'en aurait-il été aujourd'hui s'il était encore vivant ? Dominique Delouche décortique les films du cinéaste, non seulement en fonction des thèmes abordés, mais surtout en ce qui a trait aux problèmes de production, aux crises de création de Visconti.

C'est à un voyage dans les coulisses de la gestation d'un film que nous avons affaire, à ses innombrables tracas, ses échecs, ses aléas contournés, ses ramifications. L'auteur de cet essai ajoute que « dans son cinéma, Visconti entrelace méthodiquement une histoire individuelle à une page de la grande Histoire » (p. 69).

C'est le cas dans *Senso*, *Le Guépard*, *Les Damnés...* autant de récits personnels qui s'enchevêtrent à la roue de l'Histoire de l'humanité. Et c'est ce qui fait la force des films de Visconti, car dans chaque épreuve humaine collective, il y a toujours un récit humain qui suit son cours malgré tout.

Mais *Visconti, le Prince travesti* expose aussi l'écurie viscontienne, portraits d'une famille d'un autre monde ou plutôt d'autres mondes. La division en chapitres portant chacun un titre annonce la teneur de ce qu'on lira. On parle de Visconti et de ses rapports avec l'opéra, un autre de ses arts de prédilection, et de ses liens restreints avec les autres cinéastes. Pour ceux qui ne connaissent pas Visconti, il s'agit là d'un ouvrage qui le positionne parmi les plus célèbres réalisateurs du cinéma mondial et non seulement italien.

Élie Castiel

Dominique Delouche
Visconti, le Prince travesti
(Coll. «Vert Paradis»)
Paris : Hermann, 2013
109 pages